

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mardi 23 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 23 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Circulation épistolaire](#), [Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [Femme \(de lettres\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-10-23

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mardi 23 octobre 1849

7 heures

Madame Austin m'est arrivée hier. Voici ce que m'écrivit Reeve : « Je suis revenu à

Londres au moment de la discussion turque. Au fond, de part et d'autre, je sens que nous avons pris cette affaire un peu trop vivement et Lord Palmerston en a profité pour jeter une pierre dans le jardin de ses adversaires. Mais il en résulte que l'Angleterre a montré que les endormeurs du Peace congress, ne l'avaient pas tout à fait assoupie, que l'Empereur de Russie s'attachera davantage à son état de repos armé ; et que l'on a acquis ici des notions plus justes sur la valeur vraie de la soi-disant alliance de la République française, qui consiste essentiellement à ne rien faire. A tout prendre, je ne regrette pas cette petite campagne, malgré le petit ridicule qui s'attache à tout excès de vigueur hors de propos. Du reste la mission arrogante du Prince Radziwill et l'exécution militaire de Louis Balthiany, sans la procédure judiciaire qui devait faire ressortir sa culpabilité sont, je crois, les deux fautes capitales des Empereurs alliés. On dit qu'il a été saisi une correspondance de Bathory, étant ministre avec le Roi Charles Albert. Si cela est vrai, il aurait suffi de constater le fait devant la justice. du pays pour le conduire au supplice d'une manière légitime. »

Vous voyez qu'on sait à quoi s'en tenir à Londres sur le concours qu'on peut attendre de la République française, et qu'on ne croit pas à de bien grands coups après tant de bruit. Vous dites bien : le problème à résoudre pour l'Empereur c'est de concilier la grande attitude avec la raison. Il en viendra à bout, sa boutade n'a pas été heureuse ; elle a retourné contre lui l'Europe qui allait à lui, et elle ne lui vaudra pas en Turquie ce qu'elle lui a fait perdre en Angleterre et en France. Il n'en avait pas besoin pour faire, à l'occasion des affaires de Hongrie, un grand pas vers Constantinople. Le pas était fait ; et s'il tenait à le constater, il y avait dix manières d'atteindre ce but là, à meilleur marché. L'Empereur s'est laissé aller à une première idée, et à un premier accès de vainqueur. Il lui en coutera quelque chose de le reconnaître et de rentrer dans une autre voie. Mais il le fera. Il a un sentiment trop juste de sa mission et de son intérêt de souverain, je veux dire de grand souverain, pour le lancer et pour lancer l'Europe dans le chaos de la guerre et de la révolution parce qu'on ne lui livrera pas Bem et Dembinski. Je suis très curieux, mais plus curieux qu'inquiet du résultat de la mission de Fuad. Effendi. Reeve me dit peu de chose de l'état des esprits en Angleterre sur nos affaires intérieures. Ceci seulement qui est sensé et qui me plaît assez. " Nos yeux se tournent de nouveau avec sollicitude vers la France. Si M. Thiers se décide enfin à prendre un rôle plus actif, je ne vois devant lui qu'une des catastrophes qui lui sont familières. Il ne manquerait plus que cette direction suprême pour couronner les malheurs du pays. Je suis de plus en plus heureux que vous soyiez complètement étranger à ce qui se passe dans cette assemblée. C'est là, je crois le sentiment de tous vos amis de ce côté de la manche, et de plusieurs de ceux qui m'écrivent de l'autre. Dans une position aussi radicalement fausse que celle de la République, il est impossible de faire autre chose du pouvoir qu'une déplorable fiction. " Je suis content de l'issue du débat sur Rome. Le défilé est passé. Le gouvernement, Président et cabinet s'en tire sans y grandir, et la bonne cause est la seule qui ait été bien défendue. Ce sont là, pour le moment, les seuls résultats auxquels en toute occasion, il faille prétendre. Je doute que j'ai aussi pleinement satisfaction dans les deux questions encore sur le tapis, l'affaire turque et le rappel des deux branches bannies. On passera aussi ces deux défilés ; mais personne, je le crains ne dira ce qu'il y aurait à dire sur l'une et l'autre affaire, comme Montalembert, et même La Rozière, l'ont dit dans celle de Rome.

Onze heures et demie

Adieu, Adieu. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre La vôtre est intéressante. J'en reçois une de Piscatory qui l'est aussi. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 23 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3196>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 23 octobre 1849

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 19/11/2024

Metz Aidez - Mardi 23 octobre 1849
7 hars.

Madame Austin m'est arrivé hier.

Voici ce que m'a dit Reeve :

Il de suis rendu à Londres au moment de la discussion Turque. Au fond, de part et d'autre, je leur que nous, avons pris cette affaire un peu trop vivement, et Lord Palmerston en a profité pour jeter une pierre dans le jardin de ses adversaires. Mais il en résulte que l'Angleterre a montré que les amis du Peace-Congress ne l'avaient pas tout à fait assoupie ; que l'Empereur de Russie s'attache davantage à son état de repos armé, et que son a acquis ici des notions plus justes sur la valeur vraie de la brièvement alliance de la République française, qui consiste essentiellement à ne rien faire. À tout prendre, je ne regrette pas cette petite campagne, malgré le petit ridicule qui s'attache à tout exercice de vigueur hors de propos. De toute la mission avocante du Prince Radziwill et l'exécution militaire de Louis Baththyay, sans la procédure judiciaire qui devait faire ressentir sa culpabilité, tout, je crois, les deux furent capitale de l'Empereur allié. On dit qu'il a été saisie une correspondance de Baththyay, étant

ministre avec le Roi Charles Albert. Si cela est vrai, il aurait suffi de constater le fait devant la justice du pays pour le conduire au supplice. Vous maniez légitime.

Vous voyez qu'en fait à quoi l'on aboutit à demander sur le concours qu'on peut attendre de la République française, et qu'en ce point par à de bon grands temps après tant de bruit. Nous dites bien : le problème à résoudre pour l'Europe, c'est de convaincre la grande alliance avec la raison. Il en viendra à bout. Sa bonté n'a pas été heureuse ; elle a retourné contre lui l'Europe qui allait à lui, et elle ne lui vaudra pas, en Turquie ce qu'elle lui a fait perdre en Angleterre et en France. Il n'aîn'avait pas besoin pour faire, à l'occasion des affaires de Hongrie, un grand pas vers Constantinople. Ce qu'il avait fait, et s'il tenait à le constater, il y avait des manières d'affirmer ce fut là à meilleurs marché. L'empereur s'est laissé aller à une première idée et à un premier accès de vainqueur. Il lui en coûta quelque chose de le reconnaître et de rentrer dans une autre voie. Mais il le fit. Il a un sentiment trop juste de sa mission et de son intérêt de souverain, je veux dire de grand souverain,

pour le bonheur et pour l'honneur l'Europe dans le chaos de la guerre et de la révolution parvenus ne lui livrera pas Bon et Lombardelli. Je suis très envoi, mais plus envoi aux quinze jours des résultats de la mission de Frédéric II.

Revenez moi dit peu de chose de l'état de l'opposition anglaise sur nos affaires intérieures. Cela dépend de qui est bon et qui me plaît assez.

" Nos succès se tournent de nouveau avec sollicitude vers la France. Si M. Thiers de l'île au fin à prendre en note plus actif, je ne vois devant lui qu'une des catastrophes, qui vont venir familières. Il ne manquerait plus que cette défection suprême pour couronner les malheurs du pays. Je suis de plus en plus heureux que nous soyons complètement étrangers à ce qui se passe dans cette assemblée. C'est là, je crois, le sentiment de tous nos amis de la cause de la monarchie, et de plusieurs de ceux qui méprisent de l'autre. Dans une position aussi radicallement fautive que celle de la République, il est impossible de faire autre chose du pouvoir qu'une déplorable fiction."

Je suis content de l'issue du débat sur Rome. Le défilé est passé. Le gouvernement, M. Daudet et cabinet, s'en tire sans y grandir, et la bonne cause est la cause qui ait été bien défendue. Ce sera là, pour le moment, le seul résultat négatif

en toute occasion, il faillit prétendre. Je doute que
j'ait aussi pleinement satisfaction dans les deux
questions encore sur le tapis, l'affaire Tongue et le
rapport des deux branches barmes. On passera aussi
les deux derniers; mais personne, je le crains, ne
dira ce qu'il y auroit à dire sur l'une et l'autre
affaire, comme Montalembert, et même la Rojivie,
lont d'être dans celle de Rome.

Onze heures et demie.

Adieu, Adieu. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre.
La vôtre est intéressante. J'en recevrai une de l'escadron
qui l'est aussi. Adieu, Adieu.

